

Il fait nuit, un peu froid. Dans les jardins arborés d'un hôtel particulier des beaux quartiers de Paris, cinq hommes protègent la vaste pelouse qui s'étend à l'arrière du bâtiment. La clarté des lanternes projette leurs ombres étirées sur la végétation environnante. Ils sont armés de revolvers chargés et prêts à faire feu. Aux aguets, l'oreille tendue, ils scrutent les abords.

Au centre du périmètre dégagé qu'ils délimitent, un homme s'impatiente. Vêtu d'un luxueux manteau à col de fourrure et d'un chapeau haut-de-forme parfaitement lustré, il vérifie régulièrement sa montre de gousset. Voilà des mois qu'il espère ce rendez-vous. Si dans une minute, celui qu'il attend ne s'est pas présenté, son retard ne sera pas sans conséquences.

Dans la rue, un roulement de roues cerclées de fer sur le pavé attire son attention. Il sait pourtant que son étrange interlocuteur n'arrivera pas en calèche. Vincent apparaît toujours comme par magie. C'est un individu surprenant à tous les sens du terme. Difficile de lui donner un âge. Impossible de savoir où il vit. Même son nom de famille est un mystère. Pourtant, il est bien connu des puissants et des fortunés, pour qui il œuvre dans la plus grande discrétion.

Au son martelé des fers à cheval, l'attelage poursuit sa route sans s'arrêter.

Soudain, une silhouette émerge d'un bosquet, juste sous le nez d'un garde à lanterne qui grogne, surpris en dépit de sa vigilance. Ses comparses pointent leurs armes, mais l'homme au manteau les apaise d'une courte phrase prononcée dans une langue étrangère.

— Vous savez soigner vos entrées, Vincent, déclare-t-il à son visiteur avec un accent russe. Vous m'avez presque fait peur.

— Je vous prie de bien vouloir m'en excuser, Votre Altesse. Déformation professionnelle...

Doté d'un physique athlétique, Vincent s'avance sur l'herbe d'une démarche souple. Contrairement à son illustre client, il n'est pas vêtu à la dernière mode. Il ne porte même pas de chapeau, ni de casquette. Impensable en cette fin de XIX^e siècle, sauf pour un tout jeune enfant. Aucun métier ou condition sociale ne peut être déduit de ses vêtements sombres et coupés relativement près du corps. L'étoffe en est de bonne facture, mais l'apparence presque ouvrière. Artisan d'un genre inconnu ? Équilibriste dans un cirque ? Voleur ? Sans doute un peu des trois.

L'homme au manteau évite de lui serrer la main et déclare :

— J'espère que vous n'allez pas m'annoncer un retard...

— Vous ai-je déjà imposé une attente imprévue ?

— Non, je l'admets. Tout est donc prêt ? Après vous avoir abandonné ma demeure tout l'hiver, je peux enfin y emménager en toute sécurité ?

— Je le crois, Votre Altesse.

— Vous le croyez ? Dois-je me satisfaire de ce que vous croyez ? Savez-vous ce que risque un prince en exil dans votre capitale où tout le monde se presse pour cette tapageuse Exposition universelle ?

— La foule est un bien meilleur gage de discrétion et de sécurité qu'une retraite isolée, Votre Altesse.

— Je ne compte pas sur la foule pour échapper à ceux qui cherchent à attenter à mes jours, mais sur votre stratagème.

— Vous le pouvez.

— Comment en être certain ? Vous me coûtez une fortune, mon cher Vincent, et même si vous avez la réputation d'être le meilleur dans votre art, je ne veux pas être celui qui pâtira de votre première erreur.

Vincent approche d'un pas, outrepassant sereinement la distance que la bienséance impose entre un simple prestataire et son prestigieux commanditaire. Il parle désormais à voix basse :

— Votre Altesse, je vous propose un marché qui vous assurera une complète tranquillité d'esprit.

Décontenancé par cette soudaine proximité, l'homme au manteau se raidit mais s'oblige à ne pas reculer.

— Vous n'aurez ni plus de temps, ni plus d'or que ce que nous avons convenu.

— Je ne demande ni l'un ni l'autre.

Vincent prend le temps de respirer profondément avant d'ajouter :

— En me chargeant de vous créer un abri absolument indétectable, vous m'avez confié votre vie.

— C'est exact.

— Seriez-vous rassuré si je faisais de même ?

— Que voulez-vous dire ?

Vincent ne répond pas. Il jette un œil autour de lui et savoure l'instant. Chaque fois qu'il livre un passage dérobé ou une pièce dissimulée, même s'il n'est pas obligé de prendre autant de risques que cette nuit, il apprécie particulièrement ce moment de la présentation. Il marque, pour lui et son équipe, l'aboutissement de plusieurs mois d'un travail acharné. Parce qu'alors ses clients, aussi importants soient-ils, sont obligés de l'écouter avec le plus grand

respect et de le considérer d'égal à égal. Il en va de leur sécurité ou de leurs désirs les plus secrets. Vincent a tout à coup la délicieuse sensation de se situer au-delà des masques et des réputations. Plus de rang, plus de titre ni de fortune, rien que deux hommes face à face. Pour lui, c'est uniquement dans ces conditions que la réalité d'une civilisation se révèle. Tout le reste n'est que comédie.

Désormais certain de bénéficier de l'entière attention de son interlocuteur, Vincent murmure :

— Si vous leur en donnez l'ordre, Votre Altesse, vos gardes du corps n'hésiteront pas à me tuer. N'est-ce pas ?

Le prince paraît gêné d'avoir à répondre, mais le regard direct de Vincent ne lui laisse pas le choix.

— Sans doute, mais pourquoi le leur demanderais-je ? Je n'ai rien à craindre de vous. Tout le monde vous décrit comme un homme digne de confiance.

— Certes, mais vous doutez pourtant de ma création...

— Quel est donc ce marché que vous me proposez ?

— Pour vous prouver que mon travail peut vous sauver la vie, laissez-moi risquer la mienne.

Vincent s'approche encore et souffle :

— Je vais m'enfuir et me réfugier dans votre hôtel particulier.

— Mais...

— Ordonnez à votre escorte de me poursuivre et de m'abattre. Sans sommation, sans aucune pitié.

— Avez-vous perdu l'esprit ?

— Si j'en réchappe, vous serez rassuré, parce que vous aurez été le témoin direct de l'efficacité du système mis en place pour vous.

— Et s'ils vous tuent ?

— Alors vous garderez votre or, et je vous prie d'accepter mon cadavre en respectueux témoignage de ma honte d'avoir échoué.

L'homme au manteau hésite. Il regarde alternativement Vincent et ses hommes.

— Je vous préviens, Vincent, finit-il par articuler. Ce sont des tueurs dévoués. Ils ne feront pas semblant.

— Votre Altesse, personne ne survit en faisant semblant.

Vincent s'élançait dans le clair de lune. À peine a-t-il dépassé les limites de la pelouse que l'ordre du prince claqua, bref, dans sa langue incompréhensible mais sur un ton aboyé sans équivoque. Ses hommes se précipitent aussitôt, telle une meute de loups en chasse, silencieux et déterminés.

Vincent n'a pas peur. Paradoxalement, il est même heureux. Sa course est régulière. En lui monte une sorte de jubilation. Il enjambe les massifs, évite les obstacles sans ralentir en direction de l'hôtel particulier. Les sbires du prince sont à ses trousses. Vincent sait que pour ne pas amener les gendarmes qui patrouillent régulièrement dans ce quartier huppé, ils préféreront le tuer au poignard plutôt qu'au pistolet. Ils ne pourront donc pas l'assassiner de loin. Cela lui vaudra toujours quelques mètres de répit supplémentaire.

D'un bond, il escalade les marches de la terrasse arrière, pénètre dans le salon qui donne sur les jardins et jette un coup d'œil derrière lui. La pénombre l'empêche de bien évaluer l'écart avec ceux qui le traquent. Tant pis. De toute façon, la partie s'annonce serrée.

Sans hésiter, il s'engage dans le couloir traversant qui rejoint l'avant du bâtiment. Les voix de ceux qui le pourchassent lui parviennent, mais Vincent est trop concentré pour avoir le loisir de s'inquiéter. D'ailleurs, à ses yeux,

cette mise à l'épreuve n'est finalement qu'un jeu. Il risque sa vie, mais cela lui importe peu. Il n'ignore plus la fragilité de l'existence. Il sait à quel point, lorsque tout s'accélère, penser au futur ne sert à rien. Il faut ressentir l'instant, s'y consacrer entièrement sans songer à rien d'autre, en pariant qu'il y aura un après. Vivre, c'est se relever en permanence des minutes qui précèdent le présent. Il a eu l'occasion de l'apprendre.

Ce qui se joue se résume à une banale partie de cache-cache, comme celles qu'il affectionnait tant lorsque sa vie était encore simple. Ce soir, il bénéficie toutefois d'une cachette beaucoup plus sophistiquée et d'adversaires nettement moins amicaux. Si par malheur il devait perdre, il ne pourrait pas, cette fois-ci, se relever en riant.

Arrivé entre deux imposantes statues grecques, il cesse de courir. Elles se dressent à la moitié du couloir, face à face, dans des niches. Une déesse et un dieu. Aphrodite et Arès, l'amour et la guerre. Vincent se glisse derrière la déesse. Il va avoir besoin de sa bienveillante protection, car ses poursuivants envahissent déjà les salons.

Il enlace la divinité, serrant son drapé de pierre avec respect tout en évitant d'effleurer son sein dénudé. Rester fidèle à ses principes, quelles que soient les circonstances. Du pied, il actionne le mécanisme secret situé à l'arrière du piédestal. Aussitôt, c'est toute la niche qui s'ébranle et descend comme un ascenseur, emportant vers les sous-sols l'homme agrippé à celle qui lui sauve la vie. Dans une translation verticale, l'ensemble est immédiatement remplacé par une reproduction exacte venue d'au-dessus. Deux niches aux statues identiques superposées qui se décalent. Le glissement est rapide, feutré. En un éclair, Aphrodite s'enfonce avec son protégé pour être remplacée par son double, auquel personne n'est accroché. La substitution est parfaite.

Grâce à un jeu complexe de poulies et de contrepoids, l'alcôve de Vincent atterrit en douceur dans une pièce

secrète installée au cœur des soubassements. C'est dans cette retraite enterrée qu'en cas de besoin, l'hôte du lieu pourra séjourner trois jours, avec suffisamment de vivres et dans un confort satisfaisant. Cet aménagement, protégé contre toute intrusion, s'est imposé lorsque le prince a refusé l'option d'un tunnel d'évacuation, trop coûteuse et trop longue à construire à son goût.

Serrant toujours sa bienfaitrice de plâtre dans ses bras, Vincent tend l'oreille. De l'étage supérieur lui parvient le son étouffé de la cavalcade. Les tueurs ne font que passer dans le couloir, sans s'arrêter ni pour la guerre, ni pour l'amour. Il sourit.

D'un murmure, il remercie la déesse et se dégage. Curieux de la suite des événements, il rejoint le panneau où s'aligne une série de bouches qui, à travers un réseau de tubes, lui permettent d'entendre tout ce qui se déroule dans la résidence. Le son des voix passe du tuyau marqué « hall principal » à celui de l'« office », puis de la « chambre de maître » : les hommes du prince investissent désormais les étages. Ils fouillent chaque pièce. Les portes sont ouvertes sans ménagement, y compris celles des placards. Certains des tueurs ressortent déjà dans le jardin, sans doute convaincus que leur cible y a pris la fuite.

Savourant le fait d'être toujours en vie, Vincent se glisse avec volupté dans l'élégant fauteuil de velours qui trône sur un tapis d'Orient. Ce soir, c'est le sien. Cette nuit, il est le maître du jeu. Le travail accompli avec son équipe lui a sauvé la mise. Il souffle. Sa respiration et ses battements de cœur s'apaisent peu à peu. Il pense à son frère, Pierre, et à ses amis avec qui il fabrique ces mécanismes uniques, petits chefs-d'œuvre d'ingénierie.

Les cachettes et passages dérobés, aussi variés et imaginatifs soient-ils, ne répondent jamais qu'à un seul but : garantir la sécurité de ce qui compte le plus pour le commanditaire. Une personne, un trésor, un secret. Ces illusions associant

trompe-l'œil et mécanismes virtuoses ne sont au service que de cela. Tous les êtres n'ont pas forcément quelque chose à cacher, mais tous ont quelque chose à protéger.

Vincent n'éprouve pas de fierté excessive quant à ce que son équipe et lui ont créé, mais il en est heureux. Ce sont des réussites éclatantes et modestes, que personne ne doit admirer puisqu'elles ne sont pas supposées exister. L'intelligence de conception et l'excellence de réalisation doivent s'effacer au service de la fonction. C'est l'une des règles d'or de ce métier qui n'en est pas un.

Vincent perçoit des éclats de voix venus du tube qui espionne le hall. Il reconnaît le phrasé du prince. S'il ne comprend pas ses propos, il en perçoit la colère. Pourquoi Son Altesse s'énerve-t-elle ainsi sur sa horde ? Espérait-elle vraiment que ses hommes parviendraient à l'éliminer ? Se rend-elle compte que l'incapacité de sa bande à le débusquer est la meilleure garantie possible de sa propre sauvegarde ?

Vincent se moque de ce que pense le prince, pourvu qu'il paye. Le travail est achevé, la mission remplie. Comme à chaque fin d'engagement, d'autres questions, bien plus importantes pour lui, refont surface. Des craintes, surtout.

L'une d'elles, particulièrement aiguë, fait irruption : que seraient devenus ses proches s'il s'était fait tuer ? Qu'advierait-il de l'équipe s'il disparaissait ? Bien qu'ils ne fassent que travailler ensemble, ils constituent sa seule famille. Vincent se sent responsable d'eux.

L'adrénaline se dissipe en lui. Il le regrette. Car pendant qu'il cavale, alors qu'il actionne ses spectaculaires tours de passe-passe, tout va si vite qu'il n'y a soudain plus de place pour les questions existentielles. L'urgence étouffe les doutes et congédie les compromis. Plus le temps de se perdre dans les brumes ou les ombres. Quand tout s'emballa, seule sa nature profonde s'exprime ; ce qu'il est au plus intime guide

chacun de ses gestes. Il se situe tout à coup hors du temps, échappant pour une brève parenthèse à tout ce qu'il sait, à tout ce qu'il redoute.

Pour Vincent, le poids du monde s'efface alors. Pour un instant d'éternité.